Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 25

Artikel: Onna rémotscha : (inédite)
Autor: Chatelanat, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-202403

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nous sommes de vrais Vaudois,
Nous savons qui nous gouverne,
Nous avons conduit au bois
Le gros vieux « Mani » de Berne.
Nous n'aimons pas qu'on nous berne
Ni qu'on se moque de nous!
Que voulez-vous ? etc.

Les Prussiens sont fiers de Berlin
Et de leur grand roi Guillaume.
Ceux de Villars-Tiercelin
Sont aussi fiers de leur chaume
Qu'un roi l'est de son royaume
Et bien tout aussi jaloux !
Que voulez-vous ? etc.

Nous disons sans parti-pris
Et sans ombre de chicane :
« Lausanne n'est pas Paris,
Mais Paris n'est pas Lausanne ! »
Et nous donnons la Havane
Pour un Grandson de chez nous !
Que voulez-vous ? etc.

Certains peuples sont plus loin
Sur les routes d'avant-garde.
On nous dit : « Sur plus d'un point
Votre horloge encor retarde. »
— Ça, messieurs, ça nous regarde !
Quand on marche, c'est tout doux !
Que voulez-vous ? etc.

ADOLPHE VILLEMARD.

Le bas de laine.

La France et l'Allemagne sont sur le point de tomber d'accord. Tout danger de guerre est écarté. L'Europe respire. La France, il faut le reconnaître, y a mis beaucoup de bonne volonté, beaucoup trop, au gré de bien des gens qui ne sont pas du tout décidés à considérer Guillaume II comme l'arbitre suprême des destinées du monde.

Que d'encre a déjà coulé à propos de cette question marocaine ! Et le flot noir n'est pas près de tarir.

Un diplomate allemand, de « bonne source », examinant quelles seraient les conséquences d'une nouvelle guerre avec la France, semblait ne douter nullement de la défaite de celle-ci et disait que, comme en 1870, « l'Allemagne pourrait se récupérer largement de ses frais de campagne. »

La France est le coffre-fort du monde.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler avec quelle suprême énergie et avec quelle facilité la France s'acquitta des lourdes charges qui l'accablèrent après la conclusion de la paix, en 1870.

A la suite des désastres de l'Empire, la France républicaine a payé aux Allemands 5 milliards d'indemnité de guerre.

Elle a remboursé avec les propres ressources de son budget ordinaire près de 1500 millions empruntés à la Banque de France pendant la funeste période de 1870-1871.

Elle a reconstitué de fond en comble le matériel et les approvisionnements de ses armées de terre et de mer.

Elle a couvert de forteresses et de travaux de défense ses frontières de l'Est.

Elle est condamnée à entretenir et elle entretient la plus formidable armée que jamais elle ait eu en temps de paix.

Elle rembourse par des annuités de 30 millions environ, aux départements, aux villes et aux communes, une forte part des contributions extraordinaires et des dommages résultant de la guerre, ainsi que les avances faites pour le casernement.

Elle paie à la Compagnie des chemins de fer de l'Est, pendant toute la durée de la concession, une annuité de 20,500,000 francs pour dommages de guerre et cession des droits de la Compagnie sur les lignes situées dans les territoires cédés à l'Allemagne, — annuité énorme qui n'a été compensée que par une diminution de 325 millions sur les 5 millards payés aux Allemands.

Elle paie et paiera jusqu'en 1914 une annuité de 17,300,000 francs pour solde de l'emprunt Morgan, contracté pour le service de la défense nationale.

Enfin, les pensions militaires des armées de terre et de mer, qui n'étaient en 1869 que de 64,500,000 francs, s'élèvent aujourd'hui à près de 114 millions !

Indépendamment des ces énormes charges, — conséquence immédiate et directe de la catastrophe impériale, — la France républicaine doit faire face aux arrérages des emprunts contractés sous les régimes antérieurs, ainsi qu'à ceux des découverts du Trésor, soldés par la dette flottante.

A l'école (*suite*).

(Phrases glanées dans les compositions.)

« Plus loin se trouvent les chèvres, les moutons, et ensuite on voit de grosses vaches et de belles génisses. Alors viennent ensuite les acheteuses qui en remplissent leurs paniers. »

***

« C'est dans ma chambre que je me recueille les jours d'orage. »

***

« Je suis bien contente d'avoir ma chambre à moi. Quond j'ai fait quelque chose de mal, ça me pèse sur l'estomac, alors quand j'ai ma chambre, je m'en vais réfléchir. »

***

« Le lendemain on aperçut dans la prairie la rivière débordée qui entraînait les foins des villageois fraîchement coupés. »

***

« Le lundi, les femmes allèrent de bonne heure au sépulcre. Elles avaient pris avec elles des aréonautes pour embaumer le corps de Jésus. »

***

« Quand je me réveille, j'entends les oiseaux et les C. F. F. »

Le rasoir homicide. — Un coiffeur se demandait pourquoi les hommes de l'antiquité vivaient beaucoup plus longtemps que nous. Il a été amené à cette persuasion que la courte durée de la vie humaine, dans les temps modernes, est due à l'énorme quantité de barbe qui tombe sous le rasoir.

Il n'est point d'homme, quelque peu robuste qu'il soit, à qui il ne pousse une ligne de barbe par semaine, et il est bien des personnes qui en fourniraient le double. C'est donc 52 lignes ou 4 pouces 4 lignes de barbe que produit annuellement le menton de l'homme le moins fort. Si cet homme vit 60 ans, en supposant qu'il ait eu de la barbe à 18 ans, il se trouvera avoir dépensé 15 pieds 2 pouces de barbe. Que sera-ce si nous calculons sur 70 ans de vie d'un homme vigoureux ? A 2 lignes par semaine, nous aurons 38 pieds 3 pouces de barbe. Qu'on songe donc, un instant, à la dépense de force que coûte à l'économie humaine cette quantité énorme de substance animale. Cessons de raser nos barbes, et nous verrons revenir le siècle des Samson.

Prémices. — Trois des plus importantes et des meilleures sociétés de chant du canton prendront part à la Fête fédérale de chant, à Zurich, le *Chœur des Alpes de Montreux*, directeur M. Demierre ; l'*Union Chorale de Lausanne*, directeur, M. Charles Troyon ; l'*Orphéon de Lausanne*, directeur M. A. Cavin.

Ces trois sociétés donneront, le 9 juillet, à la *Cathédrale*, une grande audition des œuvres qu'elles exécuteront à Zurich et, pour la circonstance, elles se sont assuré le concours de l'*Orchestre symphonique*, de M. *Jean Reder*, le baryton parisien, et de M. *Grandjean*, dont les compositions ont eu si grand succès à la récente fête de Moudon.

Ce sera vraiment comme le disent les organisateurs — et qui donc en peut mieux juger — une grande manifestation artistique.

Ça part toujours ! — Devant le tribunal :

L'avocat de l'accusé demandant de pouvoir interroger un des témoins, s'adrese à lui en ces termes :

— Témoin, vous connaissez l'accusé et le plaignant.

— Oui, m'sieu, je les connais tous les deux.

— Etiez-vous présent lorsque le plaignant a eu le bras fracassé ? Si oui, veuillez dire où et comment l'accident est arrivé.

— Ah ! pour ça, m'sieu, y a pas d'accident là dedans, pas plus que sur ma main. V'la comment : Ils se chicanaient tous les deux ; tout d'un coup le prisonnier prend son fusil de chasse, ajuste le plaignant, et v'la que le coup part. C'est comme ça, quoi.

— Vous jurez donc que c'est avec cette arme-ci que l'accusé a ainsi blessé le plaignant ?

— Oui, m'sieu, pour ça, je le jure,

— Avec quoi l'arme était-elle chargée ?

— Ah ! pour çà, je sais pas.

— Jurez-vous que l'arme était chargée ?

— Ah pour çà, pas plusse.

— Témoin, écoutez-moi bien ; ne pouvant jurer que le fusil fût chargé, comment pouvez-vous jurer que c'est avec ce même fusil que l'accusé a fait feu et blessé le plaignant.

Le témoin un peu impatienté :

— Ben, m'sieu, pour moi j'ai toujours cru qu'un fusil de chasse, c'est comme la langue d'un avocat, que ça part toujours quand même y a rien dedans.

Prompte décision. — Voyant passer un troupeau de vaches, un garçonnet demande à sa maman :

— Dis, m'man, ne pourrait-on pas garder plus de deux vaches ?

— Oui, mon petit ; mais, pour cela, il te faut bien travailler et papa pourra en acheter encore une.

— Oh ! bien, on en a assez à deux !

Onna rémotscha.

(INÉDITE)

D'aò tin que lé régent sé rébifavant po ne piequa fonctiouna aò prîdzo, la municipalita de Tsanta-Merlo, su lo préavi dé son conset généra, l'avai décida d'atseta on orgue, que desant, po reimpiaci lo régent.

L'avan, à sti l'éfé, tserdzi lo menistre, lo régent et François à lassesseu qu'iré meimbro d'aò conset dè pérotse dé s'intiéta dé l'aò fourni n'a tientierna.

Lo menistre avai apéchu qu'in avai onna bouna à veindré à Vela-la-Coûta ; ein parlé à sé dou cò, et lo leindéman matin, on pou apri trai z'haôrès, s'eimbriant veré l'uti.

L'avan n'a fierta veria et faliai la féré à pi.

Contrè n'aurè, arrouvont à la pinta dai Tsermettè et sé diont dinche ein rèluquint l'inseigne : *Trai verro et n'a boutscha dé pan no réfaran bon et bin la panse.*

— *Va lo canon,* dit lo régent, et su cein eintrant dein la diendietta.

Lo menistre propousè dè bairè n'a botoille dé Burignon.

François, que lo mo l'ai tapavé et que l'avai n'a saî d'aò diabio, crïé à la sommelière :

— Apportez-nou voi une bouteille de Bourguignon et une miche de pain blanc.

Rein, la lurouna n'a pas budzi. Lo régent qu'avai assebin mau compra fa à la sommelière ein guegnint lo menistre dè travé :

— Mademoiselle, apportez-nous une bouteille de Bourguillon* et trois rations de pain.

Adi rein. T'inlévine po onna gamatoche, fa lo François.

— Veuillez nous servir une bouteille de Burignon et un peu de pain, mademoiselle, s'il vous plaît, fa lo menistre.

S'tou de, s'tou fé. N'a menuta apri, la pernetta arrouvavé avoué tot lo bataclian.

— Tè raudza po n'a bossarda, fa lo François que n'avai rein compra à l'afféré, faut sè réquemanda po avai oquiè, perquie.

— Ma caisi-vo ! l'ai dit lo menistre, vo n'ai pas quemanda dè sorta ; vo parladé dé Bourguignon, sant tî môo, l'an cazu ti éta ébouiffa pé Morat l'ai a einveron quatro mille ans et to

* Petit village près de Fribourg.

vin que l'avan l'a éta bu ai satamo, n'in n'an pas pi fé n'a gotta de vilho.

— Et portié n'ate pas accuta monchu lo régent ?

— Eh bin ! pouisque faut tot vo deré, lo régent n'a pas mi quemanda tié vo et ne sa pas pe tié l'ai féré tié vo, l'a z'u quemin professeu dé géographie on *Français* et...

François l'ai copé lo subiet et répond :

« Et lè voutron, monsu lo menistre,
L'iran tenolier aô bin droguistre ?
D'histoire parlavant min sovint
Tié dé rupaïes et dé bon vin. »

A. CHATELANAT.

Mais, certainement. — Madame arrive de voyage :

— Ah ! dit-elle, que c'est désagréable, j'ai un grain de poussière dans l'œil.

La femme de chambre, très empressée :

— Je cours chercher un plumeau, madame.

Un autre jour :

— Sophie, allez donc regarder au thermomètre combien il y a de degrés.

La soubrette revenant quelques moments après :

— Je ne sais pas, madame.

— Nigaude que vous êtes ; retournez et voyez où se trouve le mercure.

— Dans le petit tuyau en verre, madame.

Un peu de vrai.

Lorsqu'on construisit la cure d'*Ormont-Dessous*, en 1785, le pasteur de cette paroisse, M. Buttin, en sa qualité d'inspecteur de cette bâtisse, envoya, le 25 septembre 1785, son rapport au seigneur-bailli Fischer, à Berne, directeur des bâtiments de LL. EE.

Voici un extrait de ce rapport :

* * *

Monseigneur,

La lecture de votre lettre du 14 m'a rempli d'une double joie en ce que mes opérations pour la bâtisse de la cure ont reçu votre approbation et que les travaux de mes paroissiens, pour l'approche des matériaux, sont honorés du regard favorable du souverain.

Votre seigneurie lui en a même procuré un autre adoucissement non moins efficace par le sacrifice qu'elle m'a autorisé de faire en leur faveur. Grâces lui en soient rendues ! J'aurais voulu qu'elle eut pu être témoin de l'attendrissement dont ces deux choses ont pénétré tous les cœurs, lorsque je les ai communiquées au Conseil général et des santés qui ont été bues à votre honneur, lorsque j'ai offert le premier vin ; non, il n'est pas à craindre maintenant que l'empressement ne se soutienne.

Votre seigneurie connaît bien les Suisses ; et que n'en fait-on pas avec l'honneur et du vin !...

Arrêtez-le ! — Le cerveau de Voltaire court le monde, paraît-il.

En 1801, il était la propriété d'un certain Mitonard, pharmacien, 10, rue du Bouloi, à Paris. Le père de Mitonard avait en effet embaumé le corps de l'auteur de *Candide* et la famille lui avait, dit-on, fait abandon du « siège du génie de Voltaire ».

En 1830, Mitonard offrit vainement cette « pièce anatomique » au ministre de l'intérieur.

Le neveu du pharmacien, M. Verdier, n'eut pas plus de succès auprès de l'Académie française.

On y regarda de moins près pour la tiare de Saïtapharnès.

Le cerveau de Voltaire resta donc en possession de la famille Mitonard et, en 1867, il devait être chez une arrière-petite-fille du pharmacien.

Dès lors, plus de nouvelles. Où peut-il bien être, ce fameux cerveau ?

Tolérance. — Une des lois de la bonne compagnie c'est que chacun y retranche de ses opinions et de ses sentiments ce qui pourrait *inutilement* choquer ou blesser les autres. Cette tolérance réciproque fait la vie infiniment plus commode, plus aisée et plus souriante. Cela ne vaut-il pas mieux que de se bouder ou de se jeter des injures à la tête sous prétexte que sur un point — si important qu'il soit — on ne pense pas l'un comme l'autre ? A cette tolérance mondaine, on gagne de passer des moments agréables. Et, dame ! les moments agréables, il n'y en a déjà pas tant dans la vie !

FRANCISQUE SARCEY

Aigu et grave. — René écoute attentivement sa maman qui cherche à lui faire comprendre la différence qui existe entre l'accent aigu et l'accent grave.

— Oui, m'man, j'ai bien compris. Ainsi quand tu te plains d'avoir un rhumatisme aigu, ce n'est pas grave, dis ?

* * *

Myopie. — Un soldat voulant se faire affranchir, prétendait être myope. Le jour de la visite sanitaire, l'un des médecins lui dit en lui montrant un groupe de soldats à une certaine distance : « Distinguez-vous le plus grand de ces hommes là-bas ? »

— Lequel, celui qui a les galons ?

— Oui.

— Non ; je ne le vois pas.

Comme chez soi.

Les Français ont la réputation d'être le peuple le plus hospitalier du monde. Que les Français aient toutes les qualités, chacun en convient, mais, au point de vue de l'hospitalité, les Anglais leur sont supérieurs.

Faites-vous la connaissance d'un Français, il ne s'occupe pas qui vous êtes et d'où vous venez, et s'empresse de vous distribuer des poignées de mains et des sourires. Au bout de dix minutes, il vous appelle cher ami et vous donne le bras, quitte à vous oublier complètement dans une heure.

Abordez-vous un Anglais sans lui être présenté, neuf fois sur dix il vous tourne le dos et ne daigne pas vous répondre ; si, au contraire, vous avez une lettre d'introduction, ou si vous êtes dûment présenté, il vous donne une poignée de main dont vous vous souviendrez longtemps et murmure d'un ton solennel : « Glad to meet you » (heureux de faire votre connaissance) ; il vous distribue moins de sourires que le Français, mais en revanche, il n'oublie pas votre nom. A partir de ce jour, vous compterez au nombre de ses amis, et s'il trouve l'occasion de vous rendre un service, il le fera.

Quand vous pénétrez dans le « home » d'un Anglais, il commence par vous parler du temps. Fait-il chaud, il vous dira qu'il fait chaud ; fait-il froid, il vous dira qu'il fait froid ; s'il tombe de l'eau à torrent, il vous dira qu'il pleut. Tous les Anglais ont la manie de vous parler du temps qu'il a fait hier, qu'il fait aujourd'hui et qu'il fera demain.

Quand on a suffisamment parlé de la température, du vent, de la lune et du soleil, votre ami vous demande gravement si vous êtes bien installé dans votre fauteuil, puis il fait apporter du porto et du xérès, les deux vins les plus appréciés en Angleterre. L'arrivée des flacons produit une heureuse diversion ; on allume des cigares et on continue la conversation, qui est brève, hachée et parfois languissante.

Ne vous formalisez pas trop si celui qui vous reçoit met ses mains dans ses poches, secoue ses clefs, croise les jambes et se permet de siffler : cela est admis. Imitez-le et mettez-vous à l'aise : le maître de la maison vous l'ordonne lorsqu'il vous dit : « Help yourself » (servez-vous vous-même), ce qui peut se traduire par : Prenez des cigares dans la boîte, versez-vous du vin, prenez les journaux qui vous plaisent.

Le poids d'une abeille. — Des naturalistes, dit M. de Parville, dans une de ses intéressantes chroniques, ont trouvé que le poids moyen d'une abeille était de 907 dix-millièmes de gramme. Lorsque l'insecte revient des champs, chargé du butin qu'il a pris sur les fleurs, son poids est presque triplé : l'abeille pèse 0 gr. 252. Elle peut donc transporter à travers l'air deux fois son propre poids.

Un kilogramme d'abeilles, libres de tout butin, renferme 3,968 individus. Un kilogramme d'abeilles chargées de sucre renferme 1,025 insectes. Le poids d'un essaim ordinaire étant d'environ 2 kilos, non compris les provisions de sucre et de miel, on peut en conclure qu'il est composé d'au moins 22,000 individus. Il existe des essaims dans lesquels ce nombre est plus que doublé.

Les huîtres à l'Académie.

Les membres du bureau de l'Académie française cherchaient à établir une distinction entre « de suite » et « tout de suite ». Autant de membres, autant d'avis.

— Messieurs, s'écria Bois-Robert, allons manger une douzaine d'huîtres. Nous traiterons la question au dessert.

Cette motion est adoptée. On arrive chez l'écaillère.

— Veuillez, lui dit Bois-Robert, nous ouvrir « de suite » six douzaines d'huîtres.

— Oui, ajouta Conrart, et servez-les-nous « tout de suite ».

— Mais, messieurs, répondit la brave femme, si vous voulez que j'ouvre vos huîtres « de suite » et que je vous les serve « tout de suite... »

— Si, reprit un des académiciens, en l'esprit duquel la lumière se faisait, vous pouvez ouvrir les six douzaines d'huîtres « de suite », c'est-à-dire l'une après l'autre, sans interruption, et nous les servir « tout de suite », aussitôt après les avoir ouvertes.

A soins égaux. — Un docteur réclamait à un de ses clients une somme exagérée, pour avoir soigné un bras cassé. Le client, surpris du chiffre de cette note, lui écrivit le billet suivant :

« Mon cher docteur, vous avez fort habilement réduit ma *fracture*, je le proclame publiquement. Ne pourriez-vous pas aussi réduire ma *facture ?* »

Le médecin, qui était homme d'esprit, fit un rabais de cinquante pour cent.

* * *

Simple promenade. — Un roi de France définissait ainsi le système parlementaire : « Je dis à mes ministres : Avez-vous la majorité ? — Oui. — Alors je vais me promener. »

Le lendemain, même question : « Avez-vous encore la majorité ? — Non — Alors, allez vous promener. »

Rien qu'un regard. — Si les hommes connaissaient le pouvoir d'un mot de bonté, d'un seul regard de compassion, quand il est accordé à celui que tout le monde méprise, ils ne regarderaient pas si froidement le misérable que chacun repousse. FÉNIMORE COOPER.

Debout, les retardataires ! — La *Robinière* est au Kursaal depuis huit jours. Elle ne devait tout d'abord nous en accorder que deux. Succès oblige. La salle ne désemplit pas et, comme le dit un de nos confrères : si l'on ne prend les devants, impossible de trouver une chaise. C'est chaque soir à 8 ½ heures précises. Voir l'annonce et les affiches.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.